

CHARLEMAGNE

Charlemagne, ce guerrier qui étendait son autorité de Barcelone à l'Elbe, et de la mer du Nord jusqu'au Sud de Rome, ce prince qui avait partout rétabli l'ordre, propagé le christianisme, ressuscité les lettres, semblait le digne successeur des empereurs chrétiens, Constantin ou Théodose. Beaucoup d'ecclésiastiques désiraient rétablir en sa faveur le titre d'empereur : leur rêve était de faire de l'Europe catholique, alors presque entièrement groupée sous l'autorité de Charlemagne, un empire chrétien, dirigé à la fois par l'empereur et par le Pape. En 800, Charlemagne était venu à Rome pour juger un différent entre le Pape Léon III et ses adversaires et il avait donné raison au Pape. Le jour de Noël, Léon III, après s'être prosterné devant lui, lui plaça sur la tête une couronne, tandis que les assistants s'écriaient : « A Charles, auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » Le titre d'empereur, qui n'avait plus été porté en Occident depuis 476, ressuscitait ainsi en faveur de Charlemagne.

Charlemagne était surnommé l'Empereur à la barbe fleurie. Pourtant, rien ne prouve qu'il ait porté une barbe car aucune illustration d'époque ne le représente ainsi. Il était peut-être même bien imberbe selon certains historiens, et la barbe est un symbole de sagesse ajouté ultérieurement dans les récits.

Et Charlemagne s'appelait juste Charles. On a francisé et contracté son nom et son surnom en latin : Carlus Magnus (Charles le Grand) en Charlemagne. D'ailleurs en anglais quand on ne reprend pas le nom francisé il est bien appelé "Karl the Great" et en Allemand « Karl der Große ».

Dès le début du Moyen-âge occidental, tout ce qui touche aux « grands hommes » devient immédiatement légendaire. On a dit de Charlemagne qu'il était l'empereur à la barbe fleurie. Il n'a jamais porté la barbe mais une moustache en croc, à la manière des Francs. Il s'est même fait soigneusement raser, pour ressembler à un Romain, quand il s'est fait couronner empereur d'Occident à Rome. On le présente comme le patron des écoliers, visitant les premiers petits Français à l'école. Or c'était un Germain, dont le père, un Austrasien, parlait la langue francique. Mais le francique était du moyen allemand. Sa mère Bertrada était également d'ascendance germanique, elle était la fille du comte de Laon, qui s'appelait Charibert. Le Moyen allemand était la langue des Francs ripuaires, de ceux qui habitaient la rive gauche du Rhin d'Aix la Chapelle à Düsseldorf. Il est vrai que ces Francs là détestaient les peuplades de l'Allemagne actuelle, les Alamans, les Rühringiens, les Frissons et les Saxons, qui parlaient un autre dialecte allemand et ne leur ressemblaient guère. Il est vrai que Charles entendait aussi la langue étrange des Francs de l'ouest qui avaient oubliés le Francique, une sorte de latin dégénéré, ancêtre du wallon et du français actuels. Mais Charles ne connaissait guère la France d'aujourd'hui, l'ancienne Gaule romaine. Il ignorait l'Aquitaine, la Gothie (le Languedoc et la Catalogne d'aujourd'hui) la Provence, la région de la Saône et du Rhône, la Bretagne, la Flandre. La Francie allait de la Meuse à la basse Loire... Le Charlemagne de la légende est celui qui, le premier, a reconstitué le grand Empire romain, cinq siècles après les invasions, celui qui a pris la revanche de Rome sur les Germains, les Barbares, les Sarrasins... Cette légende est typiquement française, elle a été écrite deux siècles au moins après sa mort, et en français ; elle était totalement ignorée de la littérature germanique... Cette légende, c'est celle de « la chanson de Roland ».

Dès le lendemain de sa mort, Charlemagne avait, par ses exploits suscité un certain nombre de légendes. On racontait que sa mort avait été annoncée par d'effrayants prodiges, que le soleil s'était assombri pendant trois jours et la lune pareillement. On aurait vu du feu dans le ciel, le toit de la basilique qu'il avait fait construire à Aix la Chapelle aurait été détruit, comme le temple de Jérusalem. On disait aussi qu'il avait été enterré assis sur son trône, indestructible en quelque sorte, comme un immortel, le sceptre à la main, l'épée au côté. On lui prêtait une taille exceptionnelle, la force d'Hercule, des pieds immenses, des bras de géant. Il aurait, disait-on, pu couper en deux, d'un seul coup d'épée un cheval et son cavalier l'un et l'autre bordé de fer. Et cette image légendaire est allée en s'amplifiant avec le temps. Elle en a fait un chevalier. A Roncevaux, son neveu Roland qui commande l'arrière-garde. Roland se sacrifie comme il est normal en guerre sainte, protégeant l'armée contre les Musulmans. Il est piégé dans Roncevaux uniquement par la trahison d'un proche, Ganelon. La « chanson de Roland », c'est l'épopée des preux. Charlemagne, pour la légende, est à la fois l'héritier du roi Salomon d'Israël, de l'empereur de Rome Auguste et le créateur en quelque sorte, de l'ordre chevaleresque, le suzerain des suzerains, le grand empereur chrétien, le roi des premières croisades, celui qui, pour le Pape, massacre les affreux Saxons et les Musulmans infidèles, qui crée partout des églises et des basiliques, qui répand la civilisation romaine et la connaissance des Evangiles. Un preux parmi les preux, l'ancêtre des conquérants de Jérusalem.

Le vrai Charlemagne ? Il est infiniment plus simple, plus accessible. Il passe sa vie à guerroyer. Il est, c'est vrai,

infatigable, allant de l'Elbe à l'Ebre et du Rhin au Tibre, pour la défense de ses Etats. Il n'est pas le géant que l'on imagine. Il ne dépasse pas « sept fois la longueur de son pied », il n'a pratiquement pas de cou et son ventre est épanoui. Une tête toute ronde, un nez un peu long, des cheveux abondants et la voix assez grêle. Il s'habille simplement, à la manière des Francs : chemise de lin et courte tunique, la nuit il met des robes en fourrures. Il porte des bandes de cuirs autour des jambes. Son seul luxe est la garde dorée de son épée.

Comme les Mérovingiens, ses prédécesseurs, il n'a pas de gîte fixe. Cet empereur que l'on présente comme l'hôte majestueux des palais d'Aix, est un grand voyageur, comme Dagobert, comme Clovis. On lui connaît d'innombrables résidences en France : Compiègne, Attigny, Thionville, mais aussi en Allemagne : Worms, Mayence, Ratisbonne. Il va souvent à Aix la Chapelle à cause de ses forêts riches en gibiers et de ses eaux, car il aime à la fois la chasse et le bain. Il a repris l'idée des Romains et construit des thermes immenses. Il s'y baigne en famille, avec ses fils, ses amis, les gens de la cour. Parfois cent personnes barbotent en même temps. Il accueille volontiers les voyageurs. Il n'est point besoin de lui demander audience. Il reçoit et il écoute tout le monde.

Son autre grand plaisir est la chasse. Il y va dès l'aube, à cheval, avec la reine, les gens de cour, les serviteurs, tout un cortège nombreux et joyeux. Ils chassent avec des épieux à pointes de fer des bêtes traquées, rabattues à l'aide de filets et de toiles. La chasse terminée, il donne généralement un grand festin.

Il aime manger et boire, comme la plupart des Francs. Les cuisiniers et pâtisseries sont innombrables dans son palais, les échantons versent le vin de Moselle ou du Rhin.

Les femmes, les enfants sont toujours auprès de lui car il aime sa famille, fort nombreuse. Il s'est marié quatre fois et n'a pas moins de trois fils légitimes, Charles, Pépin et Louis et cinq filles qui se prénomment gracieusement Rothrude, Berthe, Gisèle, Théodrade et Hiltrude. Les noms de ses femmes ? Désirée, qu'il a répudiée ; la « douce » Hildegarde, « dont les charmes ne sont pas égalés chez les filles des Francs » et qui lui a donné ses trois fils ; l'insupportable Fastrade morte prématurément ; Liutgarde enfin, morte en 800. Mais il a aussi eu toute sa vie, et surtout après la mort de sa dernière femme, de nombreuses concubines, qui lui ont aussi données des enfants. Il a fait entrer deux d'entre eux dans les ordres : Drogon est devenu archevêque de Metz et Hugues abbé de Saint-Quentin. Il était avec ses filles un père tendre mais abusif et ne voulait pas entendre parler pour elles de mariage. Elles vivaient au palais, filant la laine, brochant des tapisseries. Il ne ménageait rien pour leur éducation ni pour leur distraction. Elles étaient belles et richement parées. Il leur achetait les plus riches étoffes, venues d'Orient, les bijoux et les pierres précieuses, les perles et les épingles d'or. Trois d'entre elles finirent au couvent, sans avoir pu se marier. Les autres de guerre lasse, se donnèrent à des amants. Quand leur père leur en faisait reproche, elles lui répondaient vertement : ne faisais-tu pas entrer des concubines au palais ? L'une d'elles, Berthe, imposa le poète Angilbert que l'on appelait à la cour d'Aix le « blond Homère » et avec qui elle eut un fils, le futur chroniqueur Nithard.

C'était donc une vie de famille compliquée pour un homme qui ne concevait pas de vivre sans sa famille. Il n'y avait là rien de plus normal chez un roi franc. Charlemagne n'avait pas comme jadis Dagobert, une épouse dans chacune de ses provinces. Ils les rassemblaient toutes à sa cour. Mais pas toutes ensemble. Est-ce sa faute si ses femmes légitimes n'ont pas eu sa robustesse ? La seule qu'il ait répudiée, la première, n'avait pu lui donner d'enfants vigoureux. Par sa vie privée, Charles le Grand ne se distingue en rien des seigneurs de son temps. Il est un roi très ordinaire.

L'épisode de la « Chanson de Roland » tend à le présenter comme un « preux », comme un chevalier. C'est tout simplement un chef de guerre, valeureux, infatigable, et qui s'est fait surprendre tout au long de son expédition en Espagne. La vérité, là encore, est toute simple. Il ne peut pas savoir qu'une grande révolution, à la fin du VIII^e siècle ébranle le monde musulman. Ce monde est presque totalement inconnu des Francs. Il ignore que la dynastie des Abbassides a chassé de Bagdad, les califes omeyyades. Mais il apprend qu'en Espagne, aux portes de son Empire, un certain Abder Rhaman ben Mouaya vient de fonder un nouveau califat, à Cordoue (745). C'est une menace pour l'Europe, pour tous les chrétiens. Les Francs se croyaient tranquilles depuis la bataille de Poitiers, en 732, où Charles Martel avait arrêté les Sarrasins. Voilà que treize ans plus tard la Guerre Sainte risque de reprendre, les Francs occupent désormais l'Aquitaine. Ils sont avertis du danger par les musulmans eux-mêmes. Les petits émirs du Nord de l'Espagne, celui de Saragosse, et aussi le gouverneur de Barcelone demandent du secours aux Francs : ils n'ont pas envie de tomber sous la coupe d'un puissant Calife.

L'armée des Francs gagne le sud et passe les Pyrénées en deux colonnes ; En 778. Le roi Charles entre en Espagne par les défilés du pays basque. Une autre armée marche sur Barcelone par les Pyrénées orientales. Elle se compose de gens du Sud, de Provençaux, de Languedociens, mais aussi de Lombards, de Bourguignons et de Bavaois. C'est une armée de croisade. Les Francs prennent Pampelune et Charles arrive sous les murs de Saragosse, mais il doit faire aussitôt face à l'armée du calife. Les Francs ne peuvent entrer dans la ville. La chronique du règne de Charlemagne prétend qu'il a fait payer sa retraite très chère et qu'il a emporté dans ses bagages une grande quantité de pièces d'or. Mais les chroniques arabes disent que les Francs ont subi une lourde défaite. ...

C'est au retour de Saragosse que l'arrière-garde de Charles, commandée par un certain Roland, qui n'est pas son parent mais le « préfet de la marche de Bretagne », est attaquée dans un défilé des Pyrénées par des montagnards basques. Le 15 août 778, en fin d'après midi, l'armée commandée par ce Roland s'étire sans méfiance dans le défilé de Roncevaux. Le passage est étroit. Sur les hauteurs, on voit des rochers isolés, des éboulis de pierres. Les montagnards sont cachés, ils observent. Les cavaliers francs ont chaud, malgré le soir qui tombe, ils ont souvent mis pieds à terre, pour ménager les montures harassées. L'attaque est soudaine, imprévisible. Une volée de flèches qui immobilise les bêtes de somme, perce le flanc des chevaux, surprend les cavaliers qui, le plus souvent abandonnent leur casque. Les rochers pleuvent dru sur la colonne. La retraite est coupée. Les montagnards basques descendent ensuite des hauteurs, ils poignent à terre les blessés, sautent du haut des rochers sur les cavaliers qui ont eu le temps de grimper sur leurs montures. En quelques instants tous les hommes de l'arrière-garde sont tués.

Roland sonne-t-il l'Olifant comme le dit la chanson ? Il n'est pas question, pour l'armée qui est déjà dans la plaine, de secourir son arrière-garde. Au contraire, elle se précipite vers le Nord, abandonnant Roland. Les Basques se hâtent de piller les carrioles, d'enlever les armes des morts et de disparaître dans leurs montagnes. Tel est le pénible épisode de Roncevaux.

Charlemagne n'est pas quitte pour autant avec les Sarrasins, qui ont appris le désastre de l'arrière-garde et savent que, les Pyrénées n'étant plus gardées, le pays franc est de nouveau à leur portée. Ils s'enhardissent et lancent des expéditions. Les voilà revenus ! Dix ans plus tard, en 788, ils proclameront même la guerre sainte. En 793, ils sont de nouveau devant Narbonne. Ils marchent sur le Languedoc, menacent Carcassonne. Sans le duc de Toulouse, Guillaume, autre héros de chanson de geste appelé Guillaume « au Court nez », ils seraient les maîtres de tout le pays. Mais Guillaume affronte les Sarrasins sur les bords de l'Oribieu, une petite rivière qui se jette dans l'Aude. Malgré son courage, il ne peut l'emporter. Les Sarrasins ont pourtant appris à le redouter : renonçant à occuper le pays, ils retournent chez eux, maîtres d'un immense butin et d'un véritable troupeau d'esclaves. On peut remarquer que les deux chansons de geste, celle de Roland de Roncevaux et celle de Guillaume au Court nez se ressemblent singulièrement : il s'agit d'apitoyer les chrétiens sur les malheurs que les plus valeureux d'entre eux ont subi du fait des infidèles. Roland et Guillaume sont des victimes. Ils seraient moins populaires s'ils avaient gagné : leur sacrifice est exemplaire. Ils donnent l'image du chevalier qui devient un croisé, qui ne combat que pour l'Eglise et pour Dieu. Plus tard, il est vrai, Guillaume de Toulouse prend sa revanche, et Charlemagne aussi. Les Arabes sont boutés hors de l'Aquitaine, hors de sa Septimanie. Gérone, en Catalogne, est reconquise, les Pyrénées orientales sont fermées aux invasions. En 800, Lérida, en 801 Barcelone, sont de nouveau chrétiennes. En 810, des musulmans viennent demander la paix à la cour d'Aix la Chapelle. Quand Charlemagne meurt en 814, le péril est écarté. Il n'importe. Pour la légende, il reste celui qui a subi dans sa chair, le désastre de Roncevaux. On n'a retenu des malheurs des Francs que la mort de Roland. Le sort des milliers d'esclaves chrétiens pris par les musulmans n'a pas été jugé digne de la chronique !

Il nous faudrait un nouveau CHARLEMAGNE en 2022.